



ENTRETIENS AVEC FATEMA BINET-OUAKKA

Artiste plasticienne originaire de la Région de Fès

Ces entretiens se sont déroulés en décembre et janvier 2022 entre Fatema BINET-OUAKKA (FO) et Jean-Pierre Bourdais (JPB). Fatema est une adhérente d'AdaFès et je souhaitais pour les raisons que vous allez découvrir la faire connaître à nos Anciens Fassis et à notre réseau important de sympathisants. Ces entretiens viennent en complément de la NewsLetter N°14.

JPB : Bonjour Fatema, finalement le livre de Lison AGUILAR (Née SABBAH) « Que sont les Fassis devenus » qu'AdaFès a publié nous a permis de nous rapprocher.

FO : Exactement sans Lison et sa mémoire infallible, je ne t'aurais pas rencontré.

JPB : Effectivement tu es venue habiter rue de Foucault (derrière le Bd Mohamed V) à Fès. Tu étais jeune. Tu es une « Chelha » des AÏT SADDEN, tribu berbère à côté de Sefrou. Jeune Amazigh tu portes la culture berbère des montagnes. Ta vie dans cet environnement est hors du temps avec ses rites et son rythme.

Plusieurs décennies plus tard, on retrouve une jolie femme avec une carrière d'artiste plasticienne et auteur d'un livre dont on va parler. Tu as aussi une vie très active au niveau social en faveur de l'enfance, la formation à l'Art et à la Paix. Alors que s'est-il passé ?

FO : Jeune j'observais tout. J'étais très curieuse. Les tatouages de ma grand-mère et la souffrance affrontée par les femmes ont été les catalyseurs d'une prise de conscience. Je me disais que derrière les collines il y avait quelque chose. Comme tu le dis, l'environnement hors du temps, montrait que les autres étaient là pour leurs survies. Je les appelle les « survivants » et il fallait porter le regard plus loin.

JPB : Après ton passage dans les Forces Auxiliaires Armées Royales et basée à la garde municipale de Fès-Bab Ftouh, tu pars à la « conquête » de la France, seule. Tu vas construire ta vie, t'y assimiler car tu aimais la France et tu as compris qu'elle allait t'aimer et t'aider. C'est ce parcours que tu confies dans ton livre « TUNARUZ », qui est un prénom en berbère qui signifie « la porteuse d'espoir ».

FO : Mais comment rester au Maroc à l'époque et partir sans les miens pour retrouver ma liberté ?

JPB : Effectivement ton livre est un roman mais avec des histoires vraies. Comme le dit Julien Cendres, c'est plus qu'un roman, mais un poème en prose, un voyage



féérique des Mille et Une Nuits. Il va susciter certainement des vocations chez les petites « TUNARUZ ».

Maintenant, l'interprétation que je fais personnellement de ton parcours, est qu'il est complètement marqué par la DUALITE.

FO : Je le crois, mais comment tu le vois ?

JPB : Elle s'exprime par des dualités multiples qui prennent leurs sources dans ce que nous sommes, je dirai l'Être local et l'Être universel confronté à autre chose. Comme nous sommes du même Bled, nous avons ancré des racines profondes qui n'ont pas gêné notre dépassement et notre ouverture aux autres. Paradoxal ! Mais qui ont nécessité chez toi, un effort considérable, de la volonté, de l'imagination pour te réimplanter et changer.

FO : De quelle nature sont ces dualités que j'ai portées ?

JPB : Ta culture originelle et la culture contemporaine
Entre Traditions et Modernité.
Entre Orient et Occident.
La condition de la femme d'hier et celle d'aujourd'hui.

FO : Effectivement comme tu le sais je suis un peu « têtue » parce que j'ai été nourrie au lait de chèvre du bled... (rire)

JPB : Parlons de ta peinture qui ne peut être décorrélée de ton livre « TUNARUZ ». D'ailleurs j'adore la photo de Jacques PAUL, qui m'inspire le cinéma italien du Néoréalisme. On y sent une souffrance qui est un chemin de délivrance. Est-ce que je me trompe ?

FO : « Je me suis orientée vers les arts plastiques... par une volonté de rentrer en relation avec le maximum de personnes, femmes et hommes, grâce à mon expérience et grâce à mon expression artistique développée au fil du temps... Pour moi, l'art est un moyen universel et éternel pour communiquer avec le monde de toutes tranches d'âge et de toutes nationalités ! Ce qui est devenu ma double culture m'a ouvert aux cultures des autres et a permis des actions d'échanges, donc de compréhension, avec toutes autres nationalités confondues

JPB : Quel type de peinture tu pratiques ?

FO : Elle oscille entre semi-figuration et abstraction puisque, le plus souvent, le thème n'est connu que de moi. Créer, pour moi, est, sans doute, un chemin vers la virtualité, mais il me faut concrétiser ce qui est virtuel. Car je compte bien vivre avec mon temps, même si je ne suis pas un peintre conceptuel. On n'a pas à partir nécessairement d'une idée pour aboutir à des objets réels. L'inverse est aussi possible, on l'a bien vu avec Duchamp.

JPB : Quels sont les thèmes que tu abordes ?

FO : Je peins, paradoxalement, ce monde où tout est devenu incertain, où les hommes qui prennent la parole sont débordés par de nouveaux adversaires qui les condamnent à se taire. Ceux qui voulaient délivrer les autres du despotisme se trouvent devenus les cibles de nouveaux despotes.

J'ai souvent travaillé la **figure humaine** car elle est, pour moi, une respiration. Elle surgit et entraîne avec elle des idées. L'absence de la figure humaine par abstraction est toujours partie intégrante. Je considère qu'il n'y a aucun interdit à la représenter, bien au contraire. Esquisser une figuration, cela permet de s'interroger plus facilement et de poser à tous des questions, et non seulement à ceux qui ont déjà réfléchi à ce que peut être une abstractisation.

Un visage est un miroir et c'est donc un alphabet céleste qui apparaît. Les personnages présentés sont alors nécessairement intemporels. En regroupant tous ces signes, un sens apparaît. L'important est que ces figures typifiées ne restent pas dans l'oubli, qu'elles demeurent face à l'œil et peuvent ainsi l'interroger. J'avais intitulé une de mes toiles, « **taille-toi** » et « **tais-toi** ». Je protestais de la sorte contre le silence imposé. Est-on condamné à l'exil ou au silence ? Non et la peinture est là comme solution

La peinture, c'est aussi enlever le voile, ce qui ne signifie pas qu'on soit attiré par des formes nouvelles d'orientalisme ou qu'on soit titillé par d'obscurs désirs. Enlever le voile, c'est reconnaître qu'on a le courage de mourir pour défendre ses valeurs.

JPB : Ce que tu dis se traduit dans l'une de tes photos

FO : Dans une de mes photos réalisées par Jacques Paul, un très grand photographe français, aujourd'hui décédé et à qui je rend hommage, je mettais une espèce de foulard entre mes dents. Voilà où devrait être le masque qui efface le visage. Il faut l'arracher de manière à affronter la vérité, aujourd'hui c'est affronter le coronavirus, manifester son courage et être conscient de ce qui se passe. Il nous a affaibli, il a fragilisé nos relations humaines, développé la méfiance et la violence à un niveau mondial.

La peinture donne aussi cette facilité de ne plus céder à l'illusion des choses. Même si on essaye de me mettre symboliquement un voile sur la face, je considère que c'est aussi grave que de me l'imposer physiquement. On ne peut, en tant que femme, que l'arracher pour emprunter le radeau de la Méduse, pour aller vers ce qui paraît impossible, avec l'espoir de trouver une délivrance face à des horizons désespérés.

JPB : Il y a dans ces thèmes une opposition ...

FO : Cette opposition a un sens métaphorique. L'obscurité, c'est affirmer la reconnaissance du néant qui menace toute entreprise et tout être. Mais c'est aussi la possibilité d'une renaissance, d'une nouvelle clarté, la certitude que les valeurs essentielles deviendront victorieuses.

L'assemblage de toutes les couleurs sous forme de noir peut me permettre d'entrer directement dans le sujet essentiel. Les rescapés du désespoir ont entrepris un voyage.

J'ai commencé par faire une focale sur les visages, témoignage du mal-être actuel, mais aussi surgissement de l'étonnement face à ce que la société impose.

Je me suis sentie engagée, plus qu'auparavant, en raison de ce qui se passe actuellement. Et je l'exprime à ma manière. Peindre demeure, toutefois, pour moi, une prière. J'explore ainsi toutes les profondeurs de mon être par une démarche nouvelle.

JPB : Tu délivres ton message à l'étranger ?

FO : Mes dernières expositions eurent lieu au Tibet, Palais Schroubroom à Vienne, en Chine, palais des Nations-Unies à Genève, à l'UNESCO, l'Institut du Monde Arabe, les expositions au Grand Palais à Paris, et, à Tel-Aviv. J'ai voulu exposer dans cette ville, car je pense qu'un artiste n'a pas de nationalité. Il dispose, par son travail, d'un passeport universel. Si on commence à s'interdire des pays, on a un préjugé sur ce que l'on fait. Un tel voyage est aussi une remise en question ".

JPB : C'est parfait tout cela. Finalement on peut dire aussi que ta vie a été un parcours initiatique. La dualité n'a pas été confrontation. Pour conclure momentanément nos entretiens, il me vient une idée. Je pense que c'est le titre du prochain Edito d'AdaFès

La dualité porteuse d'espoir



Photo Jacques PAUL